



Opinion 11 mars 2020

[vers la source](#)

(traduction internet pas nécessairement au top !)

Apeirogon: un autre faux pas colonialiste dans l'édition commerciale. Le dernier roman de Colum McCann mystifie la colonisation de la Palestine comme un conflit compliqué entre deux parties égales.

par **Susan Abulhawa**

Le réalisateur hollywoodien Steven Spielberg a récemment acheté les droits du film sur un roman sur «Israël Palestine» avant sa publication, ce qui peut nous amener à un moment culturel de déjà vu malheureux.

Au milieu des années 1950, de puissants dirigeants hollywoodiens ont financé l'écriture d'un roman de Leon Uris pour vendre un programme pro-israélien à l'imagination populaire occidentale.

Le résultat était Exodus, un best-seller devenu un film à succès. Il a raconté un événement réel (un bateau transportant des réfugiés juifs naviguant vers la Palestine) comme la graine d'un mythe élaboré - une terre sans peuple pour un peuple sans terre - qui a fonctionné pour obscurcir les intendants indigènes de la terre.

C'était la fin heureuse romantique dont l'Europe avait besoin après le génocide de ses propres citoyens juifs. Les gens l'ont lapidé par millions et ont refusé d'accepter que c'était tout sauf la vérité absolue, avec l'autorité biblique pour démarrer.

Mais c'était - comme tout le monde le sait maintenant - un mensonge.

La Palestine avait déjà une société ancienne et étendue, et lorsque les sionistes européens sont descendus sur leur pays, commettant des massacres et des pogroms bien documentés pour les expulser, les Palestiniens ont plaidé auprès du monde pour obtenir de l'aide - en vain. Ce n'est que lorsque nous nous sommes organisés en guérillas armées et en avions détournés que le monde a finalement été obligé de prendre en compte notre existence.

Ne pouvant plus affirmer que la Palestine était toujours sans son peuple, les sionistes ont déplacé le récit - à travers d'innombrables films, livres, publicités - vers un récit qui caricaturait les Palestiniens comme des terroristes arabes bidimensionnels et irrationnels, des représentations qui persistent encore dans les médias populaires.

Puis vint Internet et les médias sociaux ont rendu le monde plus petit. Soudainement, les masses ont eu accès à des vidéos, des photos, des récits de témoins oculaires, des médias indépendants, des audits des droits de l'homme et des rapports de l'ONU qui ont mis à nu l'oppression sadique d'Israël contre les Palestiniens.

Israël a pataugé au cours des deux dernières décennies, essayant de mettre au point une stratégie pour faire face à ce dévoilement populaire de sa pourriture coloniale. Il est devenu plus difficile d'obscurcir l'humanité palestinienne.

Israël a signé un accord avec Facebook et a collaboré avec d'autres grandes entreprises de médias sociaux pour censurer les pages palestiniennes; il a sali les critiques d'Israël comme des antisémites, détruisant des carrières et pire encore; il a mis sur pied un «projet de loi» pour traîner les étudiants et les militants devant les tribunaux; et il a réussi à faire avancer la législation dans le monde entier pour criminaliser la critique d'Israël.

Sur le plan culturel, Israël a déployé des campagnes de relations publiques, alors que ses partisans saturent les conversations publiques avec des extraits sonores, comme «c'est compliqué» - un «conflit» qui «dure depuis des milliers d'années».

Hélas, nous sommes nourris du discours des «deux côtés», comme si la destruction d'une société indigène sans défense était l'affaire de deux parties égales qui ne se comprennent tout simplement pas, mais qui ont juste besoin d'un petit coup de coude - un dialogue peut-être - pour s'aimer et alto! Kumbaya, mon Seigneur.

Et pourtant, aucun de ces efforts extensifs n'a atténué la vague de montée de la campagne de Boycott Désinvestissement et Sanctions (BDS), un mouvement de résistance populaire mondial qui a engagé des millions de personnes dans le monde en ayant assez de l'impunité extraordinaire d'Israël et de la colonisation continue de la Palestine.

Bref, rien n'a été près de reproduire l'exploit publicitaire spectaculaire d'Exodus. Jusqu'à, peut-être, maintenant.

Apeirogon

Apeirogon est une forme géométrique avec un nombre infini de côtés dénombrables. C'est aussi le titre du dernier roman de Colum McCann, une sorte de relance infinie du discours des «deux côtés» d'Israël.

Le roman est plus une biographie qu'une fiction. Il est basé sur l'histoire réelle d'une amitié entre un Palestinien et un Israélien - Bassam Aramin, un Palestinien dont la fille, Abir, a été abattue dans la tête par un soldat israélien en 2007 et Rami Elhanan, un Israélien dont la fille, Smadar, a été tué dans un attentat suicide en 1997.

Son message central porte sur le pouvoir de l'empathie, et les deux hommes soutiennent pleinement le livre. J'ai parlé avec Bassam Aramin, qui m'a informé qu'ils partiraient tous les trois en tournée ensemble. Mais comme Exodus, il raconte une histoire vraie pour vendre un mensonge beaucoup plus grand.

Colonisateurs et indigènes

Imaginez ceci (pour emprunter le style d'écriture de McCann): Quelque part sur la réserve de Pine Ridge, une petite fille de la nation Oglala Lakota, dont la tête a été brisée par le fils pétulant d'un colon blanc, saigne à mort dans les bras impuissants de son père. Un autre colon blanc se lie d'amitié avec le père de la fille autochtone (cela doit être à la demande de l'homme blanc car le père ne peut pas quitter la réserve), et une amitié entre les deux hommes se développe à partir de leur angoisse commune d'avoir perdu un enfant. La fille de l'homme blanc avait été tuée par un groupe de jeunes Braves qui avaient attaqué une colonie envahissante. L'amitié entre les deux hommes est réelle. La perte qui les hante pendant tous leurs jours est la même.

Vient ensuite un romancier, tellement touché par cette amitié inhabituelle, l'histoire qui la sous-tend et ce qu'il ressent comme un espoir pour l'avenir de la nation qu'il décide d'écrire un livre sur eux. C'est une sorte d'effort d'amplification de la voix de la paix, né de la croyance obstinée que tout peut être résolu par l'enthousiasme bienveillant de gens bien intentionnés.

L'écrivain n'essaie pas de passer sous silence les horreurs infligées aux corps autochtones. En fait, il présente un vrai visage de sang et de traumatisme coloniaux. Mais voici l'astuce: il présente la violence d'une rébellion autochtone locale de manière égale et décrit l'insécurité et la peur que les colons blancs doivent tragiquement endurer en raison de la résistance autochtone à leurs colonies.

Il y a une parité implicite, voyez-vous? Toute peur est la même, toute violence est la même, toute insécurité est la même. Le père Oglala Sioux raconte à l'écrivain comment il a pu voir l'humanité blanche pour la première fois grâce à cette amitié. L'homme blanc lui dit la même chose sur l'humanité autochtone.

Et juste comme ça, le moteur génocidaire du colonialisme américain, qui, avec l'esclavage, a propulsé toute son économie, devient juste un grand malentendu, un problème à résoudre par le dialogue, l'empathie et la simple compréhension que, comme McCann cite son épiphanie du protagoniste: «Ils ont aussi des familles.»

Remplacez Palestinien par Oglala Lakota, Palestine par Pine Ridge Reservation et Israéliens par des colons blancs (bien que cela ne nécessite pas de changement), et vous avez, en un mot, le roman tant vanté et très attendu de Colum McCann, qui pourrait bien devenir un blockbuster. film.

Je tiens à préciser que je ne compare ni n'assimile des formes ou des exemples d'injustice. J'essaie de faire valoir - en utilisant une horreur historique comprise (avec le recul) - qu'il est le comble du mensonge de suggérer que les histoires de relations individuelles dans des circonstances d'énormes disparités de pouvoir sont tout sauf des démonstrations de normalisation, et certainement pas un défi. aux machinations qui sous-tendent l'oppression structurelle.

On peut aussi faire une analogie avec l'apartheid Afrique du Sud dans un Bantoustan, ou la Belgique au Congo, ou l'Allemagne nazie dans le ghetto de Varsovie, ou le Ku Klux Klan dans le Mississippi. Après tout, les membres de ces hideuses institutions avaient aussi des familles, n'est-ce pas?

Exode 2.0

Apeirogon est potentiellement Exodus 2.0 - réorganisé, redémarré et ajusté pour sensibiliser davantage le public aux souffrances palestiniennes sous le joug de la terreur israélienne implacable.

J'ai demandé à Bassam s'il l'avait lu. «J'ai essayé, mais c'était trop douloureux», dit-il. Je peux comprendre pourquoi, parce que McCann étend les détails des meurtres de deux petites filles, étalant de petits morceaux ici et là sur des centaines de pages, ajoutant un nouveau détail à chaque répétition, jusqu'à ce que l'on ne soit pas si surpris par ce qui était angoissant de lire le d'abord plusieurs fois. C'est une manière intéressante de transmettre la normalisation de la violence, si c'est ce que voulait McCann.

Intercalés dans l'histoire, des informations disparates sont assemblées - des schémas de migration des oiseaux et des anciens rois, à la chapelle Sixtine et aux explosifs - dans une sorte de profondeur forcée qui vise à relier toutes choses partout et à tout moment, tout cela, d'une manière ou d'une autre, concernant «Israël Palestine».

En d'autres termes, «c'est tellement très, très compliqué».

Prenons, par exemple, l'idée que le cœur de Fat Man, la bombe nucléaire utilisée par les États-Unis pour exterminer tout ce qui bougeait, se balançait, sautillait, volait ou respirait dans la ville de Nagasaki, était «de la taille d'une pierre jetable». (vraisemblablement entre les mains d'un enfant palestinien).

Le centre irrésistible de la pire peur de chaque parent est enfilé à travers ce kaléidoscope vertigineux de trivia du monde. J'aurais adoré ce dernier, s'il ne fonctionnait pas comme une fumée et des miroirs linguistiques, brouillant ce qui est vraiment l'histoire la plus simple et la plus ancienne de l'histoire de l'humanité: un groupe puissant de personnes a volé une terre, l'a colonisée et est en train d'effacer son peuple autochtone. .

Les zones humides de Hula

McCann consacre un espace considérable dans le texte aux oiseaux - leurs espèces individuelles, les schémas de migration et les audits ornithologiques. Mais nulle part il ne mentionne qu'à l'époque où Léon Uris écrivait Exodus, Israël drainait les zones humides de Hula, qu'ils appelaient un «marais de malaria». Le projet a été présenté comme l'ingéniosité sioniste. Les Européens juifs ont déclaré qu'ils «guérissaient la terre», qui, selon eux, avait été laissée pourrir par les Arabes arriérés.

En réalité, ces nouveaux colons européens ont détruit un vaste trésor de biodiversité régionale, qui avait été une importante station d'alimentation pour des centaines de millions d'oiseaux migrateurs. On estime que plus de 100 espèces animales ont disparu de la région ou ont disparu.

Cet épisode de l'histoire sioniste est probablement la meilleure analogie pour le livre de McCann: Un projet ambitieux de «guérir», conçu par des étrangers, ignorants du terrain local, de son histoire et de son écologie; désireux de résoudre, civiliser et revendiquer; bien intentionné; sûr de leur propre gloire; mais en réalité, profondément nuisible - irrémédiablement pour les vies les plus vulnérables.

Renforçant la notion de «conflit compliqué» de «deux côtés», le livre raconte une scène où un soldat israélien armé d'une arme à feu fait des tyroliennes, insulte et bat un Bassam Aramin non armé, dont les mains sont levées pour se rendre, une tache rose sur sa paume. Quelques heures plus tard, après que le soldat a réalisé que la tache rose provenait du bracelet de bonbons de la fille assassinée de Bassam, et non d'un explosif, elle est vraiment désolée. Qui peut blâmer la maîtresse de la plantation si elle a à juste titre un peu peur des personnes sombres aux paumes tachées? Comme si battre des Palestiniens aux checkpoints n'était pas une routine, ou comme si les tireurs d'élite israéliens ne nous assassinent pas pour le sport, applaudissant quand ils obtiennent un bon «clip».

Le lecteur apprend à plusieurs reprises que Rami Elhanan Gold est issu d'une «vieille» famille, un «Jérusalemite de septième génération». Mais on ne nous dit pas ce que cela signifie.

Premièrement, Rami fait partie d'une minuscule minorité d'Israéliens juifs qui peuvent réellement retracer leur lignée dans le pays avant la Seconde Guerre mondiale. Deuxièmement, il fait partie d'une minorité encore plus petite dont l'ascendance en Palestine remonte avant la Première Guerre mondiale. Troisièmement, les ancêtres de Rami, comme tous les «gens du livre» (ceux des religions monothéistes) avaient été accueillis en Palestine et protégés sous la domination musulmane, qui a duré plus de 1 200 ans. Quatrièmement, rien de tout cela n'a empêché Rami ou ses parents de prendre les armes contre leurs voisins non juifs lorsque le sionisme a promis de leur donner le pouvoir et la propriété. Quelle trahison.

Les histoires que McCann choisit de ne pas raconter sont, eh bien, racontées.

Pour mémoire, je suis au moins une Jérusalemite de 22^e génération. Israël m'a expulsé de mon pays natal quand j'avais 13 ans.

Aucune mesure de compréhension que les Israéliens «ont aussi des familles» ne m'obligera jamais à accepter l'exil forcé.

De telles vérités incommodes, ou des gens incommodes, n'ont pas leur place dans les récits coloniaux réductionnistes d'empathie et de dialogue.

Qui peut raconter

Pendant des années, Spielberg et sa famille ont collecté des fonds et soutenu Israël et son occupation de la Palestine. Qu'il envisage de porter ce livre au grand écran est tout à fait cohérent avec sa déclaration selon laquelle il mourrait pour Israël.

Je ne comprends pas pourquoi McCann lui a vendu l'option. Ma crainte est que, tout comme les hommes blancs privilégiés ont utilisé Exodus pour vendre une fabrication coloniale en 1958, un nouvel ensemble d'hommes blancs privilégiés à Hollywood utilisera Apeirogon pour vendre une tranche culturelle contemporaine de mensonge coloniale.

Je ne connais pas McCann, même si je soupçonne qu'il a écrit ce livre avec un sentiment de solidarité et un désir de favoriser le «dialogue». Mais il est possible de faire beaucoup de mal avec la plus noble des intentions. La rhétorique du dialogue peut être séduisante - l'idée qu'il suffit de parler pour trouver l'humanité commune pour démanteler le racisme structurel et les notions de suprématie ethnocentrique. Cela peut faire de toutes sortes de personnes, même des victimes elles-mêmes, des pourvoyeurs d'injustice.

Le dialogue et les négociations - comme les Palestiniens le savent bien après près de 30 ans à faire exactement cela - fonctionnent toujours en faveur des puissants.

Il est clair que McCann a fait des recherches approfondies, y compris de longues conversations avec les principales personnalités de ce livre, et peut-être en présentant une histoire vraie, il a essayé de naviguer dans les problèmes éthiques entourant l'appropriation. Mais il y a un message colonial général de parité qui se prête à la propagande sioniste. C'est comme Jared Kushner lisant 25 livres et pensant qu'il a qualifié pour faire «l'accord du siècle», une «solution» pour plaire à «toutes les parties» du «conflit».

[Les opinions exprimées dans cet article sont celles de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale d'Al Jazeera.]

Raja **Shehadeh**, réponse à Susan Abulhawa : « *Ce n'est pas l'affaire de Colum McCann dans son roman «Apeirogon» de fournir des solutions politiques au conflit. Il met en lumière d'une manière artistique très émouvante, l'humanité de deux individus, le père israélien qui a perdu un enfant tout comme il fait la perte du père palestinien. Comment pouvons-nous nous en offenser ?* » [Mondoweiss | 3 juil. 2020 | [texte complet](#)]

Cf. également :

- Pierre **Thomé**, «Apeirogon : Palestine – Israël». [Présentation du livre de Colum McCann](#) | janvier 2020
- Nourit **Peled-Elhanan**, «Bibi, qu'as-tu fait ?» | [Le Monde diplomatique](#) | octobre 1997